

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15,

RUE ST-VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN,

MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.  
(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, . . . . .	£1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, . . . . .	£1
Aux deux publications réunies, . . . . .	£1 10 0
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix ci-dessus.	
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion, . . . . .	2s. 6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion, . . . . .	3s. 4d
Au-dessus par lignes, . . . . .	4d
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Afranchir les lettres.)	

Feuilleton de la Revue Canadienne.

## LITTÉRATURE.

### HISTOIRE

COMPAREE DES

Littératures Espagnole et Française,  
PAR ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

Tome deuxième, chapitre II.

## L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

(Suite.)

Le talent de Marini, car il en avait et beaucoup, n'aurait rien de la précision dont il se rapprochait l'aridité de notre lyrique : c'était un feu follet courant à travers bois, et jetant ça et là des fleurs étranges : le mouvement en était capricieux, mais rapide. On était à la fois ébloui par des images inattendues, et entraîné par une fluidité harmonieuse ; les mêmes charmes qui n'auraient inspiré que vingt vers à l'abondant Gorgora, inspiraient vingt stances à Marini. Tenait-il une idée, si petite qu'elle fût, c'était pour lui un diamant qu'il ne se lassait pas de tailler ; le feu des *conceits* devait jaillir de toutes les facettes ; son Adonis a une apparence de verre qui séduit au premier abord ; la phrase poétique se déroule bien, et les détails, quoique toujours recherchés, son souvent ingénieux ; mais il n'y a ni invention dans le plan, ni goût dans l'ordonnance. L'effet, voilà l'unique point de mire de Marini ; et le moyen qu'il emploie pour l'atteindre ne varie pas : c'est la surprise. Mythologies, chevalerie, platonisme, il mêle artistiquement tout ce que les troubadours confondaient avec naïveté. Le même alambic reçoit tour à tour le spiritualisme de Pétrarque et le sensualisme de l'Arétin et de cette fusion Marini tire l'essence voluptueuse et parfumée qu'il distille dans ses vers ; c'est là son unique création, c'est par là qu'il a fondé en Italie l'école immortalisée par le Guide, et qu'il a imprimé si profondément la trace de ses talons rouges dans notre littérature de boulevard. Nostradamus des aimants galans, il vivait hier encore sous les traits de Demoutiers et de Boufflers, après avoir inspiré la muse légère de Benserade, des Voiture, des Dorat, des Bernis, les pinceaux élégants de Mignard, et vermillonné jusqu'à la plume du rigide Féron.

Ce déplorable empire fut plus affirmé qu'ébranlé par l'influence espagnole ; Marini amplifiait Gorgora ; en temps de corruption, c'est un progrès ; ses exagérations passaient pour des perfectionnements ; ennemi des anciens, il frappait de cette dénomination réprouvée tous les poètes qui l'avaient précédé dans la carrière ; Dante aussi bien que Boccace, Pétrarque aussi bien que l'Arioste ; et pour dernière preuve de son indépendance, il déclarait hautement que la Jérusalem du Tasse était inférieure à celle de Lope de Vega. Le poète castillan, de son côté, disait à l'Espagne : « Marini, qui émeut jusqu'aux pierres, comme Amphion, est au Tasse ce que le soleil est à l'aurore. » Sincère ou non, l'éloge qu'il donnait ainsi ne gâtait rien à celui qu'il avait reçu.

Evidemment, l'influence de l'Italie n'était déjà plus toute italienne ; elle se mettait à la suite ; elle sentait qu'elle avait perdu sa souveraineté avec la prépondérance des Médicis, et que le déclin de cette maison la menaçait d'une ruine complète ; or, il arriva bientôt qu'on voulut en finir avec les favoris ultramontains ; pour signifier à la cour qu'elle eût à secouer leur joug, on ne recula devant aucune violence ; Concini fut la victime choisie ; ce prétendu coupable de lèse-majesté n'expia réellement que les injures faites à la nation ; l'on se vengea sur lui de l'insolente domination de ses compatriotes ; repréailles iniques, cruelles, atroces, exercées au milieu de Paris, à la clarté du soleil sous la direction d'un capitaine des gardes ! Et lorsque peu de jours après, un crieur public allait promenant par les rues un libelle qui célébrait la mort de l'italien carabiné, enterré, déterré, pendu, démembré, traîné, brûlé, une voix plus barbare encore se fit entendre : « Bellegarde, disait-elle, nous n'avons plus rien à demander à Dieu, il a délivré la France du maréchal d'Ancre. »

Et qui tenait ce langage ? Un poète, le même qui avait attendri tous les cœurs sur le sort d'une jeune fille dont la vie n'avait eu, comme celle des roses, que l'espace d'un matin ! Ne fallait-il pas que le patriotisme eût bien souffert, pour qu'une joie de sauvage dénaturât ainsi jusqu'à Malherbe !

L'alarme fut chaude parmi les Italiens. Tous ceux que la fortune de Concini avait attirés à la cour, se hâtèrent de prendre la fuite ; la chute du favori avait renversé l'autorité de la reine-mère ; elle était sans armes contre la faiblesse de son fils ; sa retraite à Blois et le supplice de la Galigai ne laissèrent aucun espoir ni de protection ni de justice. Marini cependant se crut

assez fort de l'appui de Phôtel de Rambouillet pour affronter l'orage ; tourné vers le soleil levant, il chanta Louis XIII et Anne d'Autriche avec un redoublement d'admiration ; mais ses beaux jours étaient passés : le duc de Luynes, qui tenait la clé du trésor, n'avait d'argent que pour donner des fêtes espagnoles à la jeune reine. L'auteur de l'Adone voyant son pactole tarir, se ressouvint qu'il avait une patrie dont les ducats valaient bien les écus de France, et il se vengea de la lésinerie de la nouvelle cour en repassant les Alpes. Sa réputation s'était tellement accrue pendant son absence, qu'il ne put rentrer à Naples que sous un arc de triomphe et au milieu des acclamations d'une foule idolâtre. Nommé prince de la société des *Umoristi* comblé de présents et de louanges, il ne lui restait plus qu'à se faire couronner au Capitole, et il y songeait, lorsque la mort vint brusquement mettre un terme au scandale de ses prospérités.

Dans ce flux et ce reflux continuel d'influences étrangères, il était entré tant de mots nouveaux en France, que la langue, sans cesse troublée, était comme un sable mouvant ; Guillaume Duvair avait voulu la dénouer, et Malherbe l'épurer ; Vaugelas entreprit de la régulariser, Voiture de l'alléger, Balzac de l'ennober ; et avec tout cela, on était encore si peu avancé lors de la fondation de l'Académie, que Beaurru, Duchastelet et Boisrobert annoncèrent, dans un discours officiel adressé au cardinal de Richelieu, qu'ils allaient travailler à arracher le français de la barbarie ; Ogier de Gombauld fit même la motion d'adopter les mots à la pluralité des voix, et de s'engager par serment à n'user que de ceux qui auraient reçu la sanction de la majorité ; mais ses collègues étaient trop sages pour s'attribuer une juridiction absolue ; en pareille matière, ils le savaient bien, aucun arrêt ne peut avoir autorité ; c'est l'usage seul qui fait loi, et l'usage n'est réglé que par la société. Voilà pourquoi les variations furent si fréquentes tant qu'il n'y eût pas de salons en France, et voilà pourquoi aussi l'hôtel de Rambouillet rendit à la littérature un si grand service, en s'emparant de la révision de la langue avant l'établissement de l'Académie, et en excitant plus tard, par une concurrence animée, l'ardeur de ce nouvel auxiliaire.

Les chères ou précieuses, femmes aussi utiles qu'aimables, n'avaient encore rien de ridicule ; elles mettaient tour à tour chaque mot sur la sellette, l'interrogeaient, l'examinaient avec un soin minutieux, et l'admettaient ou le rejetaient avec un tact rarement trompé. Vaugelas, procureur-général de cette cour suprême, faisait solliciter ses conclusions comme un prince ses apostilles, et l'on n'était sûr de réussir que lorsqu'on avait une promesse de lui. « Si le mot *feliciter* n'est pas encore français, écrivait Balzac, il le sera l'année qui vient : M. de Vaugelas m'a donné parole de ne lui être pas contraire. »

La puérilité de certaines discussions a dû nous le pardonner pas, égarer le public ; et sans mériter d'être confondu avec ce que Villefort appelait la *menuaille littéraire*, on pourrait dire de Phôtel de Rambouillet et de l'Académie, lorsqu'il y avait débat, par exemple, sur la question de savoir si l'on devait dire *muscardins* ou *muscardins* ; mais un beau et difficile travail se poursuivait au milieu de ces petites guerres ; et si l'on y avait mis le même zèle un siècle plus tôt, nous n'aurions été devancés, peut-être, ni par l'Italie ni par l'Espagne ; beaucoup de talents perdus vivraient encore.

A plusieurs époques, on crut la langue fixée, et on l'abandonna sans frein à elle-même : Amyot, Ronsard Pasquier se trompèrent successivement, et tous les écrivains qui partagèrent cette erreur en furent victimes ; c'était une marée qui montait, et dont chaque flot devait être dépassé par le flot suivant.

Si, plus tard, on cherchait à consolider le terrain sur lequel bâtissait la littérature, on arriva de l'épuration au raffinement, et si les pensées se res-entirent de la torture des mots, ce fut un abus comme tant d'autres ; mais le mal ne fut pas assez grand pour détruire le bien qui avait été opéré.

Un renouvellement de génération avait d'ailleurs changé les principaux directeurs du mouvement ; le marquis de Rambouillet était ambassadeur en Espagne, et la marquise, heureuse de faire briller sa fille, lui abandonna la présidence de ce salon bleu dont Voiture parle avec tant d'empresse. Julie d'Angenne, plus piquante que jolie, plus spirituelle que savante, avait tout ce qu'il fallait pour provoquer la verve des beaux esprits ; vive comme une Italienne, fière comme une Espagnole, mais coquette essentiellement Française, c'était une Célémène dont l'oreille était ouverte à tous les madrigaux et le cœur fermé à toutes les passions. Les poètes, riches d'un pareil texte, étaient infaillibles ; Julie était leur divinité et leur démon ; elle faisait tourner les meilleurs têtes ; et quand le duc de Montausier imagina de lui dédier une guirlande de fleurs allégoriques, le partage fut impossible, il y aurait eu du sang versé. « La corbeille de Flore, dit un chroniqueur du temps, fut pillée par les enfants d'Apollon. » Et qu'advint-il ? C'est qu'on eut une variété de

roses et d'immortelles qui auraient pu servir à tresser des guirlandes pour toutes les Iris de l'hôtel de Rambouillet.

Julie ne se plaignit ni du nombre ni de la qualité des fleurs ; les compliments des Bârompierre, des Grammont, des Lavalette, des Chavigny la flattaient moins que ceux des Chapelain, des Boisrobert, des Mairret, des Gomberville, Desmarets, des Conrart, parce que les uns s'évaporaient en l'air, tandis que les autres, couchés sur vein et ornés de belles peintures, devaient durer éternellement ; c'était là du moins l'opinion que chaque auteur partageait avec Julie.

L'activité de cette rucho poétique était entretenue par un commerce de lettres qui servait d'intermédiaire et d'aliment à la conversation ; il n'était pas nécessaire d'être séparés par l'absence pour s'écrire ; l'événement de la veille, un bon mot du jour, un sophisme galant, tout se traitait sous la forme épistolaire, forme complaisante qui s'abaisse et s'élève, s'élargit et se resserre à volonté.

Antonio Pérez, quelque pauvrement traduit, avait joué d'une vogue qui devait exciter l'ambition de nos écrivains ; mais la difficulté était d'écartier le formalisme espagnol qui dominait à la cour, et de faire adopter dans la correspondance le ton dégagé de la conversation française.

Après trois siècles d'activité intellectuelle, nos voisins étaient loin d'avoir délaissé leurs lettres, même les plus familières, des entraves que leur imposait la gravité nationale ; le plus ancien spécimen du genre, le *Canon epistolaris*, renferme, au lieu d'épîtres des bulletins inanimés, de lourdes chroniques. Le bachelier Fernan Gomez de Cibola Real semble n'avoir écrit que pour fournir des dates à l'histoire des troubles qui affligèrent le règne de Jean II.

Sous Isabelle, un esprit moins froid et plus éclairé, Fernan del Pulgar, imita Plaine dans ses lettres, comme il avait imité Plutarque dans ses portraits, et c'est en latin que Christophe Colomb fit part à l'Europe de la découverte d'un nouveau monde.

Peu après, Fernan Cortès publia en castillan des lettres de voyage qui réunissent tous les genres d'intérêt, excepté l'intérêt littéraire.

Sous Charles-Quint, Fray Antonio de Guevara prit Cicéron pour modèle, et n'en reproduisit que les longueurs. Chacune de ses *Epîtres dorées* est un cadre gigantesque dans lequel il fait entrer tout ce qu'il est et tout ce qu'il sait. Là, c'est l'évêque, et il sermoine ; ici, c'est l'historien, et il cite ; plus loin, c'est le médecin, et il consulte ; ailleurs, c'est le théologien, et il ergote ; mais sa méthode est invariable, les raisonnements se suivent processionnellement et dans l'ordre rigoureux des préséances ; quand l'évêque n'ouvre pas la marche, il la ferme, et réciproquement rien ne va de prime saut. Tirons un exemple, un seul, de son volumineux digeste :

Un Italien, nommé Nicer Pero Pollastre, lui avait reproché d'avoir pris ou laissé prendre par quelqu'un de ses valets une pomme de science qu'il avait oubliée chez lui. Le sujet était assez insignifiant, comme on le voit ; eh bien, la réponse de Guevara ne contient pas moins de quatre traités *ad ovo* ; savoir :

Premièrement traité sur les injures, avec citation des philosophes de Grèce.

Secondement, traité sur la colère, avec citation des philosophes de Rome.

Troisièmement, traité sur la résignation chrétienne, avec citation des pères de l'Eglise.

Quatrièmement, traité sur les parfums, avec citation de tous les législateurs anciens et modernes qui les ont proscrits, depuis Lycurgue.

Ce n'est qu'après cet immense étalage d'érudition que le noir docteur, prêt à quitter sa chaire qualifiée l'italien de jeune évêque, et l'accuse de lui avoir envoyé une lettre faite de l'étoffe de son cerveau. « Le meilleur parfum, dit-il est une bonne renommée ; il vaut mieux sentir la vertu que la muse ; si j'avais une pomme à voler, c'est celle-là ; Dieu me garde d'en porter d'autre ! »

Ainsi instruite et plus modeste que Guevara, sainte Thérèse mit dans ses lettres tout l'esprit de son cœur. Les effusions de la tendresse, les ardeurs de l'enthousiasme échauffent et colorent chaque sujet ; on y respire aussi par moment une gaieté douce qui émane de la sérénité de l'âme ; c'est une grâce céleste, un charme ineffable. Qu'on n'en doute pas, si la plume de la religieuse était tombée aux mains d'une femme du monde, le naturel aurait aussitôt repris son empire ; personne n'aurait plus voulu supporter la pénitence ou l'affliction ; mais cela n'était encore arrivé ni en Espagne ni en France ; et en attendant qu'une Sévigné ouvrit à la vérité jusqu'aux portes de la cour, elle restait ensevelie dans le cloître.

(A continuer.)

## INSTITUT CANADIEN.

Procès-verbal de la dernière séance, le 16 septembre.—Présidence de M. Lafrenaye.

Le quorum formé, M. le président et les deux vice-présidents étant absents, M. Lafrenaye monta, par acclamation, au fauteuil présidentiel.

M. le secrétaire-archiviste, selon l'usage, lut, pour le vérifier et le faire sanctionner, le procès-verbal de la dernière séance.

M. Chs. Laberge, chargé de ce que le règlement est convenu d'appeler l'essai, avait préparé un travail analytique des plus importants sur les institutions comparées de l'Angleterre et de la France, d'après un livre écrit en 1818, et qu'il avait accompagné, tout en rattachant à son sujet les réformes qui, à partir de cette époque, ont pu altérer ou modifier les institutions anglaises, de commentaires excellents. On remarqua, dans cet essai, un fonds de pénétration vive et de spirituelle causticité, une tournure de phrase élégante, hardie, qui n'a pas échappé aux flateurs applaudissement de l'auditoire.

M. Laberge, on doit le regretter, s'est obstinément refusé à donner publicité, au moins prochaine, à ce morceau, analyse lui-même, et qui souffrirait beaucoup d'être écorché par le scalpel de l'analyse nouvelle que j'en ferai. Au manque de publicité attribuons en partie l'apathie momentanée manifestée par un certain nombre de membres remplis de zèle jadis ; travaillant obscurément à la vigne nationale dont l'Institut est un des plus beaux ceps, ils ont cru leurs travaux, faite de louanges et de blâme et de jour distribués à propos, inutiles certainement, nuisibles peut-être, parce qu'ils ne reflétaient sur leurs promoteurs aucun mérite, aucun encouragement à bien faire, à faire mal, à faire mieux. Publiés sans cesse, publiés. Puissance étonnante de la presse, elle récompense, critique, juge, rapproche ceux qui vivent au loin, labourage ceux qui sont absents, place au niveau du Forateur l'écrivain solitaire, car, du sein de la foule lisante, surgit un auditoire immense qui l'écoûte en méditant.

Quoiqu'il en soit, respectons les motifs d'une modestie insensible à ces douces violences et passons au sujet de la discussion qui vint sur le tapis, savoir, si les membres de l'Institut, en d'autres termes, remplissaient envers eux-mêmes et l'institution les devoirs que cette position leur assigne.

M. J. Huston, avec cette netteté d'expression et cette clarté, cachet particulier de ses improvisations, soutint de paroles franches, nobles, remplies d'amertume tempérée par l'espoir d'un retour lointain, voire même à un plus vigoureux état de choses, le côté négatif de la question, le monsieur qui avait entrepris la défense de l'Institut étant absent.

« Nous avons, dit M. Huston, (je le résume) quatre classes de membres, les membres honoraires, les membres titulaires, les membres correspondants, les membres actifs. Commençons par les membres honoraires. Ont-ils fait leur devoir, ces messieurs, ont-ils daigné une seule fois descendre des hauteurs où les tiennent l'influence et les bras populaires pour vous instruire, vous guider, vous crier : en avant, ne hâtez pas sur le chemin de l'avenir, la victoire est à vous mais à la condition que vous poussiez l'ennemi au pied du mur ? Les membres titulaires, eux, ont-ils fait leur devoir ? Voyons : ont-ils assisté à nos réunions ? Non. Honoré de leur présence approbative la chambre-de-nouvelles, prêchant ainsi à leurs employés, dissipateurs du temps si précieux, le bon exemple ? Non, mais ils ont en revanche régulièrement soldé leurs comptes c'est beaucoup déjà, n'est-ce pas assez manifestement non. Les membres correspondants, ma foi, n'ont guère correspondu aux vues de ceux qui les ont proposés. Ne les blâmons pas cependant, sans les entendre, on les a négligés, ils nous ont oubliés en retour, rien de plus naturel.

Venons-en pour terminer, aux membres actifs. Il n'y a de réellement actifs que cinq ou six membres auxquels la tâche de toujours parler toujours écrire, toujours diriger les affaires, est incessamment dévolue. Remplacez-vous, messieurs, ajouta l'orateur, rompez ce philosophique silence, écrivez, parlez, qu'on applaudisse, nous serons fiers de vous entendre. Mentionnons le célèbre comité de régie, et, à propos des affaires de son ressort, enjoignons-lui de pourvoir aux plus minutieuses détails puisqu'ils servent à relever l'ensemble, de même que toutes les petites pièces, dans l'engin d'un vapeur, contribuent, autant que les grandes, à mouvoir le bâtiment et à le faire légèrement glisser sur les eaux. »

Que M. Huston reprenne courage, les sociétés comme les individus éprouvent des relâchements soudains, des assoupissements léthargiques. En conséquence, point d'alarmes, elles dorment, luteurs faigués ; la vie qui semblait se retirer du fond de leurs cœurs en jaillira plus forte, plus active ; agissons néanmoins, agissons les esprits dans la sphère des nobles aspirations, agissons, il en restera toujours quelque chose.

M. Laberge se leva ensuite et adopta les conclusions de l'orateur qui l'avait précédé par une parole de bon goût.

Il y aura élection à la prochaine séance, du 1er vice-président, de l'assistant-bibliothécaire, du secrétaire-correspondant et de deux membres adjoints du comité de régie.

Le président lut ensuite une lettre de M. Chauveau, remerciant l'Institut de l'avoir nommé membre honoraire, puis une autre, que l'on trouva plus bas et que nous avons reçue la permission de publier. M. A. De Puibusque, auteur couronné de « *L'histoire comparée des littératures espagnole et française*, ouvrage qui a remporté le prix proposé par l'Académie française au concours extraordinaire de 1842, » est un écrivain français que des affaires de famille ont appelé en Amérique, dévouant ses loisirs au culte de la gloire et de la littérature de la patrie ancienne en les retremplant aux sources vierges de la nouvelle. M. de Puibusque se refusait-il, non, aux vœux de l'Institut en paraissant dans son enceinte, entouré du prestige qu'un des mélodieux frères d'armes de Victor Hugo et de Lamartine, de Lamennais et de Châteaubriant, de Cormenin et du père Lacordaire, est toujours sûr d'exercer. Qu'il y vienne, le cœur de la jeunesse canadienne palpite encore, au nom de la France, de publications enthousiastes ; qu'il y vienne, et nous entonnerons de concert, l'hymne du poète national.

Reine du monde, ô France, ô patrie !  
Soulève enfin ton front glacé.  
Sans qu'il te vaille leur gloire en soit décrié,  
De tes enfants l'étendard s'est brisé.  
Quand la fortune outrageait leur vaillance,  
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
Tes ennemis disaient encore :  
Honneur aux enfants de la France !

LETTRE DE M. DE PUIBUSQUE.

Monsieur le Président de l'Institut-Canadien, Montréal.

MONSIEUR,  
Vous m'avez fait l'honneur de m'informer que l'Institut-Canadien venait de m'admettre au nombre de ses membres honoraires ; veuillez joindre vos prières, recevoir mes remerciements, et en faire agréer la plus sincère expression à MM. vos collègues.

Je ne suis ici qu'en voyageur, et, malgré le vif désir que j'éprouve de prolonger mon séjour au sein d'un pays où j'ai retrouvé avec le cœur de l'ancienne France, l'esprit de la nouvelle, j'ignore s'il me sera possible de profiter des études qui me sont ouvertes ; je crains, je l'avoue, d'être réduit à ne m'associer que par des vœux à vos travaux, et j'en ai d'autant plus de regret que vous tendez tous au plus noble but qu'il soit donné à des intelligences généreuses de poursuivre : vous cherchez, et je serais heureux de chercher avec vous, à conserver, par la culture élevée de notre langue, toute la dignité de l'origine nationale qui nous est commune. Qu'il me soit permis, du moins, d'inscrire mon nom dans le catalogue de votre bibliothèque en vous adressant *L'histoire comparée des littératures espagnole et française* ; c'est une théorie de l'imitation moderne que je me suis efforcé de rendre pratique, et pour laquelle j'invoque auprès de vous la recommandation fraternelle du premier Institut de votre ancienne patrie.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée,  
Monsieur,  
Votre dévoué serviteur,  
A. DE PUIBUSQUE.

16 sept. 1847.

## MOYEN DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT.

DE LA PUBLICITE.

Les Annonces, les Prospectus et les Affiches.  
La publicité est devenue un élément de succès indispensable au Commerce et à l'Industrie.

De tous les modes de publicité, l'Annonce est le plus complet et le moins dispendieux.

L'Annonce offre tous les avantages du Prospectus et de l'Affiche, sans en avoir les inconvénients.

L'Annonce, pour être lue, a besoin d'arrêter les curieux au passage.

Le Prospectus arrive rarement à sa destination ; s'il y arrive, c'est, pour ainsi dire, malgré vous, et le premier sentiment qu'il éveille, est la méfiance.

L'Annonce au contraire, arrive chez vous sous le patronage et en compagnie de l'un de vos amis, le journal.

L'Annonce ne produit beaucoup qu'à la condition d'être souvent répétée.

L'Annonce ne doit être autre chose que l'enseigne d'une maison de commerce, mise sous les yeux du public par la voie des journaux.

Les commerçants ne suppriment pas leurs enseignes de deux jours l'un ; par la même raison, leurs Annonces devraient être insérées en permanence dans les bons journaux.

L'Annonce a, sur l'enseigne, l'avantage d'aller trouver le consommateur à domicile, au lieu de l'attendre.

L'Annonce doit être exempte de tout éloge ; l'éloge n'est que le charlatanisme de l'Annonce.

L'Annonce, bien comprise doit être laconique comme l'enseigne ; elle doit se réduire à cette formule :

Dans telle rue, à tel numéro, on vend telle chose, à tel prix.

Le prix de l'Annonce doit être proportionné au nombre combiné avec la qualité des abonnés.